



HAL
open science

Introduction : Étudier les sociétés océaniques au prisme des langues de contacts

Véronique Fillol, Leslie Vandeputte

► To cite this version:

Véronique Fillol, Leslie Vandeputte. Introduction : Étudier les sociétés océaniques au prisme des langues de contacts. Créoles, Pidgins et idéologies linguistiques dans les Iles du Pacifique Sud, L'Harmattan, Collection " Cahiers du Pacifique Sud contemporain", 2021. halshs-03834742

HAL Id: halshs-03834742

<https://shs.hal.science/halshs-03834742>

Submitted on 10 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Étudier les sociétés océaniques contemporaines au prisme des langues de contact

Véronique Fillol, Université de la Nouvelle-Calédonie et Leslie Vandeputte, American University in the Emirates, ERALO

Regards sur les langues de contact en Océanie¹

Plusieurs postulats initiaux nous ont encouragés à réunir, au sein d'un ouvrage, des contributions provenant de disciplines diverses qui observent des phénomènes sociolinguistiques impliquant des langues de contacts dans le Pacifique Sud.

La genèse du projet date de quelques années alors que nous partagions des enseignements² et initiions collectivement au sein des séminaires de recherche ERALO des dialogues interdisciplinaires autour de l'étude des langues minorées, des contacts de langues et des glottopolitiques en Océanie. Dans ce contexte professionnel, en lien avec nos expériences de terrain (Nouvelle-Calédonie et Vanuatu), nous avons accordé une place de choix à la réflexivité en tant qu'agir professionnel. Nous avons par exemple collaboré dans le cadre d'un programme de recherche intitulé *Les langues dans la ville* (Colombel et al., 2016, Fillol et al., 2017a) où l'un des objectifs était d'interroger les usages et les espaces occupés par les langues océaniques mais aussi d'autres langues dans l'agglomération de Nouméa (comme le bislama, créole et langue nationale du Vanuatu³). L'interdisciplinarité et l'expérience partagée d'un terrain invitent à la réflexivité autour de la manière de faire ou de concevoir la recherche et des concepts centraux ou convergents, comme ceux de « représentations », d' « idéologies » linguistiques ou de « répertoires » (Fillol et al., 2017b).

Pour éviter autant que faire se peut l'importation de postures euro-centrées et envisager des alternatives aux approches dites objectives ou quantitatives (que nous jugeons peu pertinentes) pour appréhender la complexité des situations sociolinguistiques minorées, l'idée a germé peu à peu, d'un projet éditorial autour des créoles et des pidgins⁴ dans le Pacifique.

¹ Sur les différentes désignations en français : la Mélanésie, l'Océanie. G. Pestaña nous rappelle le caractère construit des « régions », en l'occurrence par les Européens : « des développements complets ont été produits ces dernières années sur cette question concernant la Mélanésie, ou plus globalement, l'Océanie. » (Pestaña, 2016 : 99-100)

² En questionnant la pluralité sous toutes ses formes, nous invit(i)ons les étudiant-e-s inscrit-e-s en Licences *Langues et Cultures Océaniques* (LCO) et *Lettres* à l'Université de la Nouvelle-Calédonie à développer une réflexion sur la diversité (linguistique) et à élargir leur répertoire plurilingue par l'initiation au bislama par exemple.

³ Plusieurs travaux font l'hypothèse que le bislama, langue véhiculaire nationale du Vanuatu, était également pratiqué en Nouvelle-Calédonie comme *lingua franca* (Crowley, 1990).

⁴ Un pidgin est une langue de contact qui se forme (et se maintient) lorsque des populations coexistent sans posséder de langue véhiculaire commune. Le pidgin se transforme en créole lorsqu'il devient la première langue des enfants nés dans ces environnements multilingues. (Nous empruntons cette définition à E. Wittersheim et D. Dussy (2013 : 19).

Si les colloques⁵ et publications (en français et en anglais) sur les langues océaniques sont nombreux, les productions scientifiques sur les phénomènes de contacts de langues et les pratiques langagières en milieu urbain océanique (et plus largement dans le contexte insulaire du Pacifique) semblent moins (re)connues.

Aux frontières ou démarcations épistémologiques, à savoir, les études sur les langues océaniques d'un côté, et celles sur des pidgins/créoles du Pacifique de l'autre, nous voulions modestement avec cet ouvrage en réduire une autre, celle établie entre les travaux de recherche publiés en anglais et ceux publiés en français. Ce deuxième constat est à rapprocher de celui de Cécile Van Den Avenne (2012 :[1]) à l'initiative d'un numéro de *Glottopol* qui précise que : « si les travaux sur la linguistique coloniale, ou sur les liens entre linguistique et colonialisme, sont bien représentés dans le domaine anglo-saxon et en langue anglaise, peu de travaux sont publiés sur cet objet en France et en français ».

En effet, il semblerait qu'il persiste une forme d'étanchéité entre les publications de travaux en français vers les milieux académiques anglophones et *vice versa* (dans une moindre mesure). James Costa (2021 : 13), dans un article récent établit un lien entre la méconnaissance des travaux de Silverstein, pourtant considéré comme une « figure des plus importantes de l'anthropologie linguistique de ces quarante dernières années » - notamment pour sa définition des idéologies linguistiques⁶ - et le fait que ses travaux n'ont pas été traduits en français. Cette porosité et ce manque de mobilité des recherches au sein du milieu académique a entraîné des approches disciplinaires et des catégorisations sensiblement différentes. L'intention était donc de permettre de participer à la diffusion d'études de cas ou d'enquêtes anthropolinguistiques développées sur les créoles et les pidgins du Pacifique Sud et de publier en français des travaux jusque-là méconnus car non traduits.

Le Pacifique Sud constitue un foyer majeur de naissance de l'anthropologie « moderne », « à savoir une anthropologie ancrée dans une enquête empirique prolongée » (Fillol et Le Meur, 2014 : 10) mais aussi de l'anthropologie linguistique comme champ académique. Plusieurs générations d'anthropologues et d'anthropolinguistes (Malinowski, Mead, Godelier, Strathern, Keesing, Duranti, Besnier, Haudricourt etc.) se sont formés sur des terrains océaniques. Ils ont permis de développer différents paradigmes scientifiques notamment « la socialisation par l'usage de la langue et la socialisation à l'utilisation efficace de la langue en société (Ochs et Schieffelin, 1984) » comme le rappellent ici *Makihara et Schieffelin*⁷. D'autres thématiques ont été explorées. Les anthropologues ont par exemple théorisé la parole comme une forme d'action dans la politique (Bornand, Degorce et Leguy, 2015) et dans le discours politique dans le Pacifique, la reliant à différents systèmes sociaux (Duranti, 1994 ; Watson-Gegeo ; Chave-Dartoen, Leguy et

⁵ En témoignent les colloques *COOL (Conference On Oceanic Linguistics)* organisés tous les deux ans dans une université francophone ou anglophone du Pacifique (<https://unc.nc/11eme-conference-internationale-de-linguistique-oceanique/> dont les communications sont disponibles au lien suivant <https://www.youtube.com/playlist?list=PLJqRixIMtlnS499ihMJuNIJRYB6EEyX8z>).

⁶ En s'inspirant notamment du travail de Whorf et de celui du philosophe américain Charles Sanders Peirce, Michael Silverstein définit les idéologies linguistiques comme des « motifs » qui guident les locuteurs dans leur utilisation de la langue (Cf. note 16).

⁷ Dans la suite de ce texte, les références aux chapitres du présent ouvrage seront annoncées par la mise en italique du nom de l'auteur ou des auteur-e-s.

⁸ Le chapitre de Makihara et Schieffelin présent dans ce volume est une version traduite et raccourcie du chapitre *Cultural Processes and Linguistic Mediations* (2007).

Monnerie, 2012 ; Chave-Dartoen, 2015). Chave-Dartoen a montré par exemple les liens étroits observés entre l'exercice du pouvoir et les salutations lors des cérémonies à Wallis et Futuna (Chave-Dartoen, 2015 : 19). Ainsi, le pouvoir porté par la parole est significatif, particulièrement dans le Pacifique où le caractère oral demeure la norme. Comme *Makihara et Schieffelin* le soulignent : « la façon dont les chercheurs autochtones et les militants locaux ont toujours reconnu l'importance de la parole dans les communautés autochtones, en particulier son enracinement dans leur histoire et leurs lieux, est une preuve supplémentaire du caractère central de la parole pour les sociétés du Pacifique ».

Les contributions rassemblées ici illustrent cette diversité de théorisations (de l'anthropologie linguistique à l'ethno-pragmatique) mais aussi la nécessité - éthique et méthodologique - de réexaminer les études scientifiques antérieures (*Speedy*). Drechsel qui travaille sur les pidgins océaniques depuis une trentaine d'années envisage une approche interdisciplinaire dans un effort concerté consistant à intégrer de manière systématique la philologie et l'ethnohistoire et à l'appliquer aux contacts interlinguistiques dans le Pacifique (*Drechsel*, 2014 et ici même).

Appréhender les fonctions sociales des pidgins et des créoles – notamment en milieu urbain – comme le font de nombreux travaux en anthropolinguistique (diffusés en anglais⁹) participe à l'analyse des mutations et dynamiques sociales observées dans les archipels du Pacifique. Les multiples bouleversements rencontrés par les pays du Pacifique Sud depuis l'accession de certains de ces pays à l'indépendance¹⁰ tout comme la révolution provoquée par les nouvelles technologies de communication, ont entraîné des changements importants dans les pratiques et les représentations langagières qu'il est primordial de considérer, de documenter et d'analyser.

Par ce numéro des Cahiers du Pacifique Sud Contemporain, nous souhaitons participer à la diffusion de travaux portant sur différents Îles ou archipels du Pacifique (Nouvelle-Calédonie, Vanuatu, Îles Salomon, Rapa Nui) et s'inscrivant dans des démarches scientifiques plus qualitatives et critiques que typologiques et descriptives. Ces approches peuvent d'ailleurs parfois être combinées ou peuvent coexister sur le plan épistémologique (*Drechsel ; Speedy*) : par exemple les comparaisons typologiques participent à la

⁹ Watson-Gegeo, 1986 ; Kulick, 1992 ; Duranti, 1994 ; Schieffelin, 1998 ; pour ne citer que quelques-uns des nombreux travaux.

¹⁰ Le Pacifique constitue une région emblématique de la diversité contemporaine des *visages de la souveraineté*. « En pratique, la notion de « souveraineté » y recouvre des réalités bien différentes selon les contextes. On peut les regrouper grossièrement en trois catégories :

- 1) Les territoires qui ont accédé au statut d'État souverain (îles Cook (librement associé à la Nouvelle-Zélande), Fidji, Kiribati, Marshall, (Les États fédérés de la)Micronésie, Nauru, Niue (librement associé à la Nouvelle-Zélande), Palau, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Salomon, Samoa, Tonga, Tuvalu, Vanuatu), mais dont la souveraineté politique s'accompagne souvent de liens de dépendance politiques, économiques, militaires ;
- 2) Les régions dans lesquelles les populations autochtones ont été minorisées au sein d'États souverains ou d'un territoire d'une fédération, et dont la population majoritaire est d'origine européenne (Australie, Nouvelle-Zélande) ou désormais japonaise (Hawaii) ;
- 3) Les collectivités territoriales qui sont toujours sous la tutelle d'un État souverain selon des dispositifs institutionnels divers (Guam, Mariannes du Nord, Norfolk, Nouvelle-Calédonie, îles de Pâques, Pitcairn, Polynésie française, Samoa américaines, Tokelau, Wallis-et-Futuna). (Gagné et Salaün, 2010 : 25).

démonstration, à l'argumentation sur la « naissance » des langues de contacts ou encore à l'écologie linguistique du tayo.

Ce volume rassemble des contributions permettant une vision diachronique et critique (*Speedy, Dreschel*), holistique (*Makihara et Shieffelin*), microlocale (*Vandeputte ; Jourdan et Angeli ; Makihara*), présentées selon deux grandes perspectives : l'une interdisciplinaire qui ouvre le champ de questionnements et d'hypothèses autour de l'histoire des créoles/pidgins (*Speedy ; Dreschel*) ; une deuxième qui s'inscrit en anthropologie linguistique et interroge les idéologies linguistiques postcoloniales¹¹ qui entourent les pidgins et/ou les langues en contacts.

Les deux premiers chapitres de l'ouvrage collectif sont originaux tant par l'objet de recherche – respectivement le tayo pour *Speedy* et un pidgin maritime océanien pour *Drechsel* – que par la démarche interdisciplinaire qui y est adoptée. En mettant en lumière le contexte d'émergence des pidgins et créoles ainsi que celui des idéologies linguistiques qui circulent dans les archipels du Pacifique, le chapitre de *Makihara* et de *Shieffelin* joue ici le rôle de transition entre les deux perspectives mentionnées *supra*. Ce chapitre permet ainsi de mesurer l'intensité des contacts et leurs impacts dans la formation d'une part des pidgins et des créoles, et d'autre part, des idéologies linguistiques.

Enfin, les trois contributions finales analysent la vitalité de deux créoles mélanésiens : le bislama au Vanuatu (*Vandeputte*), le pijin des Iles Salomon (*Jourdan et Angeli*) ainsi que celle du rapanui pratiqué à Rapa Nui (*Makihara*). Les quatre chapitres participent dans le même temps à la théorisation et à la documentation des idéologies linguistiques dans plusieurs archipels du Pacifique Sud.

L'Océanie : *hot-spot* de la diversité linguistique

L'Océanie rassemblerait d'après les chercheurs anglophones et francophones les pays avec la plus grande densité linguistique de la planète. Environ un tiers des langues parlées dans le monde sont situées dans cette région. Le géographe Gilles Pestaña précise que sur l'ensemble de cet espace géoculturel, la région mélanésienne est la plus dense linguistiquement : « si on rapporte la diversité des langues au nombre d'habitants on obtient ce qui pourrait être appelé une « glottodensité » (Pestaña, 2016 : 113).

Deux archipels sont souvent cités en exemple : la Papouasie-Nouvelle-Guinée qui compte à elle seule quelques 800 langues et qui serait la partie de la planète la plus diversifiée du point de vue linguistique, avec au moins seize familles de langues non apparentées (Palmer, 2018 ; Pawley, 2007 ; Ross, 2005 cités par *Makihara et Schieffelin*) ; le Vanuatu (voir *Vandeputte* ici-même) qui en dénombre une centaine pour une population d'environ 300 000 habitants, ce qui en fait l'archipel avec la plus grande densité linguistique (François et al., 2015). Pour autant, « l'extraordinaire glottodiversité de la Mélanésie est encore aujourd'hui souvent considérée comme un handicap pour le développement et la constitution d'un pouvoir centralisé censé maintenir la stabilité des jeunes États » (Pestaña,

¹¹ Le terme de post/colonial est une traduction directe de l'anglais *postcolonial* et fait donc référence aux *postcolonial studies* développées d'abord aux États-Unis puis dans l'ensemble de la sphère culturelle anglo-saxonne (Iles Britanniques, Amérique du Nord, Australie et Nouvelle-Zélande) et en Inde. La double orthographe du terme « postcolonial » correspond à une double signification : chronologique, avec un trait d'union, pour désigner ce qui vient « après la colonisation » ; épistémologique, sans trait d'union, au sens de critique du fait colonial et de ses conséquences (Fillol, 2017 : 20).

2016 : 112). Cette glottodiversité qui témoigne avant tout de l'extrême diversité sociale et culturelle de la Mélanésie constitue un potentiel ou au moins un élément important du patrimoine culturel immatériel de l'humanité (*ibid*). C'est aussi en termes de patrimoine scientifique et de préservation de la biodiversité que se posent les enjeux de la préservation de la diversité linguistique. Lors des ateliers sur la « Biodiversité en Océanie » organisés à Nouméa en juin 2019, Elatiana Razafimandimbimananana et Fabrice Wacalie (2020 : 44) nous rappellent que préserver les langues autochtones et les savoirs traditionnels joue un rôle clé dans la protection de la biodiversité : « Il existe un lien fondamental entre la diversité linguistique et les savoirs traditionnels associés à la biodiversité (...) les hauts lieux de la biodiversité concentrant 70% des langues du monde. »

Nombreux sont les premiers « observateurs », enquêteurs ou chercheurs travaillant sur les langues et les pratiques langagières dans les sociétés océaniques à souligner la compétence pragmatique et sociale des acteurs et/ou l'exceptionnel répertoire plurilingue de certains d'entre eux. Ils mettent en avant que la symétrie sociale et la réciprocité constituaient la norme des relations sociales (Nettle et Romaine, 2000). Être polyglotte ou pratiquer l'intercompréhension serait un gage de pouvoir et de grandeur : cette compétence augmenterait le prestige d'une personne (Nettle et Romaine, 2000 ; Evans, 2012). Maurice Leenhardt a ainsi proposé le terme de plurilinguisme égalitaire (Leenhardt, 1946) pour qualifier la *gestion in vivo* des plurilinguisme-s dans la région de Houaïlou en Nouvelle-Calédonie. Pour Jean-Michel Charpentier (2003) qui a travaillé pendant plus de trente ans sur l'archipel du Vanuatu : « L'irruption des missionnaires dans les petites communautés insulaires a(vait) perturbé à jamais un multilinguisme équilibré, véritable démocratie mélanésienne ». Christine Jourdan et Johanne Angeli considèrent que « les idéologies linguistiques pré-coloniales sont généralement mal connues, faute de sources écrites. Aux Îles Salomon comme dans le reste de la Mélanésie, la situation linguistique avant la colonisation semble s'être caractérisée par un multilinguisme réciproque ».

La colonisation et l'évangélisation, deux entreprises souvent conjointes pour Makihara et Schieffelin ont entraîné le passage d'un multilinguisme précolonial, caractérisé par la diversité linguistique, à des phénomènes de contacts, de conflits de langues et de rapports de hiérarchisation linguistique. Les idéologies coloniales monolingues et les politiques linguistiques éducatives au service de ces idéologies ont des effets durables sur les discours et les pratiques, en termes de rupture de transmission des langues, de phénomènes d'insécurité linguistique, de culpabilité linguistique, de discriminations basées sur les langues et répertoires plurilingues mais aussi en termes de processus d'émancipation comme l'ont démontré les travaux sociolinguistiques¹² de l'équipe ERALO.

Si le pluri/multilinguisme constitue toujours à des degrés moindres *de facto* la norme (en Papouasie Nouvelle-Guinée, en Nouvelle-Calédonie, au Vanuatu, aux Îles Salomon, à Fidji, en Polynésie française) et qu'il est souvent perçu de façon positive en termes d'héritage ou de patrimoine, il n'est pas pour autant politiquement, socialement ou individuellement reconnu ou assumé selon les territoires. En effet, la grande majorité des archipels ont subi des politiques linguistiques¹³ d'uniformisation ou de domination linguistique : « Les institutions étatiques, notamment le système éducatif formel et les

¹² <https://eralo.unc.nc/activites-scientifiques/publications/>

¹³ Voir Salaün (2009) pour une approche socio-historique et Vernaudon (2020) pour une analyse comparée entre la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie française.

organes politico-administratifs, ont diffusé la langue de l'État et, dans certains cas, ont agi dans l'optique de supprimer la ou les langues minoritaires » (*Makihara*). Ainsi, la valorisation du répertoire plurilingue d'un individu dépend également des langues qu'elle inclue. Les pidgins et créoles en tant que langues véhiculaires perçues comme « communes », « banales » voire « insignifiantes », ne sont pas toujours prises en considération et comptabilisées comme faisant partie du répertoire langagier d'une personne. Cette exclusion est d'une part la conséquence du contexte d'émergence de ces langues (lié aux contacts avec les Européens, *Shieffelin et Makihara*) et d'autre part, elle est le reflet d'une lente reconnaissance académique d'abord puis politique et sociale de ces langues.

Plusieurs facteurs sont avancés pour expliquer la disparition progressive des langues autochtones, langues océaniques, langues locales ou langues « vernaculaires » selon les différentes dénominations (et traductions) : la/les politique-s linguistique-s monolingue-s, la domination symbolique de langues internationales, etc. Les langues de contacts (pidgins, créoles) sont aussi souvent perçus comme des menaces à la diversité linguistique contribuant à l'extinction progressive des langues dites alors « en danger ». Les pidgins et créoles menaceraient-ils la richesse linguistique ? Prenons l'exemple du Vanuatu : le bislama promu par une politique linguistique nationale aux côtés des autres langues du pays est souvent perçu par les ni-Vanuatu comme une langue destructrice et glottophage¹⁴, responsable de la rupture de transmission des langues locales (Vandeputte, 2014).

Repenser l'histoire et les études sur les créoles et les pidgins

Depuis les premières études linguistiques sur les pidgins et les créoles à la fin du XIX^{ème} siècle, de nombreux débats persistent sur les caractéristiques linguistiques de celles-ci (génétique de ces langues, métissage linguistique, place des langues lexificatrices¹⁵, etc., cf. Véronique, 2013 : 152). À cette première approche génétique ou typologique et comparative, d'autres chercheurs ont envisagé des démarches plus « sociologisantes » des langues de contacts, pour reprendre l'expression de Charpentier (1998), visant à les replacer dans le contexte historique et social qui les a vues naître.

Sans entrer dans le détail des paradigmes ou théories qui ont dominé l'analyse des pidgins et créoles, les deux premières contributions de ce numéro bousculent les frontières épistémologiques et dans le même temps revisitent ou questionnent les recherches (et théories) antérieures sur le tayo (*Speedy*) et sur le pidgin maritime océanien (*Dreschel*).

Dans sa contribution, *Karin Speedy* pose la question heuristique et épistémologique : de quelles théories a fait l'objet l'histoire du tayo jusqu'à présent ? L'auteure indique s'inscrire dans la continuité des travaux et des hypothèses de Corne et Erhardt (années 1990), puis de ceux de Chaudenson (le tayo serait un créole de seconde génération). Sur la base d'une démarche, véritable « enquête » interdisciplinaire entre histoire et linguistique, elle déconstruit les hypothèses successives autour de la « naissance » du tayo et tente d'appréhender la complexité de l'écologie linguistique qui caractérisait l'espace

¹⁴ Louis-Jean Calvet, à l'origine du concept de glottophagie en sociolinguistique, utilise ce terme pour désigner la capacité d'une langue à en « avaler » une autre (Calvet, 1974).

¹⁵ La langue lexificatrice correspond à la langue ayant servi de base lexicale dans la formation d'une langue de contact (pidgin/ créole). Les langues lexificatrices ont laissé des traces plus ou moins visibles dans la formation des langues de contact (Charpentier, 1998 : 108).

plurilingue de Saint-Louis en Nouvelle-Calédonie. S'appuyant sur des faits socio-historiques et sur certains éléments d'analyses linguistiques, elle défend la thèse selon laquelle, le créole réunionnais serait l'une des (nombreuses) langues ayant contribué à la formation du tayo. Elle présente ainsi divers scénarios apportant un éclairage différent sur les origines du développement de cette langue tout en ouvrant de nouvelles pistes d'analyse des créoles en général.

Pour *Emanuel J. Drechsel*, c'est parce que la plupart des créoles et des pidgins non européens n'ont pas survécu aux temps modernes, que leur étude requiert un mode d'analyse historique alternatif et complémentaire pouvant être désigné par le terme d'ethnohistoire du discours. L'ethnohistoire du discours se situe à la croisée de la philologie (ou reconstitution systématique de témoignages anciens par croisements avec des données linguistiques comparatives, contemporaines ou modernes) et de l'ethnohistoire (ou interprétation critique de documents historiques selon des critères ethnologiques).

Selon Drechsel, les Européens ont appris et ont utilisé une forme réduite de la langue polynésienne (un pidgin) pour être en contact avec les habitants de l'est du Pacifique dans les premières années de la colonisation avant d'imposer aux autochtones l'anglais ou d'autres langues européennes. Il avance comme hypothèse forte que cette langue de contact était encore utilisée lorsque les premiers missionnaires européens sont venus convertir les insulaires au christianisme et que les premières plantations ont été installées à Hawaï. Comment toutefois enquêter sur les langues de contacts disparues ? Il explore les possibilités qu'offre l'ethnohistoire comme méthode de recherche et de croisements des sources. Une telle approche qu'il qualifie d'historico-sociolinguistique pourrait non seulement éviter de nombreuses limites conceptuelles ou méthodologiques inhérentes à l'étude de l'histoire coloniale conventionnelle et européen-centrée, telle qu'elle a été appliquée au pidgin hawaïen (Bickerton, 2008 : 209-229), mais constituerait également une alternative constructive à la méthodologie historique en créant des catégories analytiques spécifiques aux différentes langues et cultures (« émiques »), en dépit de l'héritage colonial des données recueillies.

Trois langues de contacts au prisme des idéologies linguistiques post/coloniales

Dans le contexte plurilingue du Pacifique insulaire, l'émergence des trois pidgins mélanésien (le tok pisin en Papouasie Nouvelle-Guinée, le pijin des Îles Salomon et le bislama au Vanuatu) a suscité l'intérêt et les travaux de plusieurs chercheur-e-s s'inscrivant pour la plupart en anthropologie linguistique avec comme concept heuristique central celui d'idéologie linguistique.

Le terme d'idéologie linguistique convoqué par les chercheuses en anthropologie linguistique (*Jourdan, Angeli, Makihara, Makihara et Shieffelin, Vandeputte*) dans le sillage des travaux de M. Silverstein¹⁶ peut être compris comme un concept pluriel. Celui-ci permet de circonscrire un ensemble de recherches impliquant les pratiques linguistiques

¹⁶ Silverstein utilise le terme d'idéologie pour parler de l'idéologie grammaticale, d'idéologie « puriste » (*purist ideology*), d'idéologie linguistique, et d'idéologie de la langue (Silverstein, 1979, 1985, 1998). Toutefois, le concept est déjà présent chez d'autres auteurs américains comme Geertz (1973) ou encore chez des chercheurs français comme le linguiste Marc Cohen (1956) et d'une manière plus globale chez le sociologue Pierre Bourdieu (1982).

des locuteurs, conscientes ou inconscientes, ainsi que leur positionnement dans la formation des croyances, de représentations dans l'élaboration des formes linguistiques et des pratiques discursives. Les idéologies linguistiques peuvent être définies comme des conceptions culturelles sur les langues (Makihara 2004) : « Ce sont des attitudes modelées par la culture sur la nature du langage, la façon dont il devrait être utilisé (quand, où, par qui), la valeur des différentes langues et variétés linguistiques, leur origine et leur avenir » (*Jourdan et Angeli*).

Plus transversalement dans ce numéro, les idéologies sont abordées comme outils conceptuels pour analyser des rapports sociaux aux langues et aux espaces en mettant en lumière l'histoire et les représentations des relations entretenues entre les locuteurs et leurs langues. Elles représentent ainsi une expérience imbriquée des langues, des mobilités et des manières de les penser. Et en tant que telles, elles sont révélatrices de mises en altérité, de frontières symboliques entre soi et l'autre, de croyances partagées mais aussi des rouages politiques d'une société. De ce fait, les idéologies constituent des moyens de compréhension de phénomènes sociaux dont les processus d'appartenances en sont un exemple.

Par ailleurs, les études anthropolinguistiques réunies ici font l'hypothèse que la constitution ou la construction des répertoires plurilingues serait déterminée par les idéologies linguistiques qui prévalent, celles-ci nous dictant quelles langues doivent être parlées et de quelle(s) façon(s) (Bourdieu, 1982 ; Kroskrity, 2000 cités par *Jourdan et Angeli*) en fonction du marché linguistique (Bourdieu, 1982, cité par *Vandeputte*).

Au sein des contextes postcoloniaux (Rapa Nui, Îles Salomon, Vanuatu) et urbains (Honiara, Port-Vila) océaniques, souvent caractérisés par l'émergence concomitante d'une conscience nationale et d'une différenciation sociale, les enjeux liés aux changements d'idéologies linguistiques sont considérables en raison des politiques linguistiques nationales récentes en gestation (*Jourdan et Angeli ; Vandeputte ; Vandeputte, 2020*).

À l'image du reste du monde, l'urbanisation dans le Pacifique a explosé ces quarante dernières années (Lindstrom et Jourdan, 2017). La ville attire toujours plus d'habitants (Port-Moresby compte aujourd'hui près de 365 000 habitants, Honiara en dénombre 85 000 et environ 180 000 pour le Grand Nouméa) et participe directement à l'usage et l'expansion des pidgins et créoles. Ainsi, si les villes océaniques ont été longtemps délaissées par les anthropologues¹⁷, elles sont au contraire un terrain privilégié des anthropolinguistes et sociolinguistes. Dans ses différents travaux sur Honiara (capitale des Îles Salomon), Christine Jourdan affirme l'importance de l'anthropologie urbaine pour comprendre les usages, les variétés du pijin et les valeurs et idéologies associées. Toutes les variétés de pijin coexistent en ville, et si elles indiquent la place occupée par le locuteur dans le monde urbain, elles n'ont pas la même valeur symbolique aux yeux des citadins (Jourdan, 2013). La diversité des variétés du bislama est aussi remarquable à Port-Vila comme l'a montré Leslie Vandeputte dans sa thèse, à savoir qu'à chacune des variétés (parmi lesquelles le *strit bislama*, variation caractéristique du parler jeune urbain) sont associées des idéologies divisantes (Vandeputte, 2014 : 30).

¹⁷ Voir Wittersheim et Dussy (2013 : 15) qui notent que « le développement des villes est relativement récent dans le Pacifique insulaire. L'Océanie est d'ailleurs le seul des cinq continents qui n'ait pas vu se développer en son sein de phénomène urbain durant la période précoloniale. ».

Les contributions mettent aussi en valeur la concomitance/juxtaposition d'idéologies héritées de la colonisation avec les idéologies contemporaines : « les idéologies linguistiques du passé interagissent avec les nouvelles, et sont réinterprétées à la lumière du nouveau contexte social » (*Jourdan et Angeli*).

Pour ces auteures, l'idéologie entretient une connexion intime avec le pouvoir social et sa légitimité. Ce dernier point, mettant au centre des réflexions les rapports de pouvoir, est spécifique de l'approche critique faite par Woolard sur la question de l'idéologie (Woolard, 1991, 1992 ; Woolard et Schieffelin, 1994). Les idéologies linguistiques permettent, lorsqu'elles sont analysées dans une recherche en anthropologie linguistique, d'envisager la langue (et les discours) comme une ressource politique et économique utilisée par les locuteurs, les communautés ou encore les États-nations.

Enfin, pour une autre langue de contact – ni pidgin, ni créole - dans un autre espace, l'île de Rapa Nui, *Miki Makihara* analyse dans une approche ethno-pragmatique les transformations sociolinguistiques et les idéologies associées à l'emploi de l'espagnol et du rapanui. Si l'auteure fait le constat d'une répartition fonctionnelle des langues qu'elle qualifie de « diglossie coloniale » avec l'espagnol, langue du Chili comme langue socio-politiquement dominante, son travail de terrain l'a conduite à faire l'hypothèse d'un dépassement de la diglossie. Elle observe et enregistre une pratique qu'elle nomme « syncrétique » du rapanui et de l'espagnol qu'elle analyse comme étant étroitement associée au succès politique d'un mouvement autochtone et à la transformation de l'économie locale, engendrant peut-être ainsi des conditions plus favorables à la conservation de la langue rapanui¹⁸.

Tank yu tumas...

Nous nous sommes attachées à mener ce projet éditorial à partir d'expériences collaboratives locales pour en appeler d'autres plus éloignées géographiquement (de la Nouvelle-Calédonie, du Vanuatu vers Rapa Nui) avec l'objectif de réhabiliter les pidgins et créoles souvent peu étudiés dans les recherches francophones et déclassés dans le paysage linguistique local, notamment par rapport à d'autres langues au poids démographique, économique, institutionnel plus visibles.

Nous espérons que ce numéro consacré aux créoles, pidgins et idéologies linguistiques dans les Îles du Pacifique Sud contribuera à susciter d'autres travaux ou d'autres collaborations scientifiques croisées sur des questionnements en suspens comme la reconnaissance de la valeur didactique des pidgins et créoles à travers des politiques éducatives dans le Pacifique ou encore les conceptions (et idéologies sous-jacentes) des langues dans les travaux scientifiques contemporains.

En tant qu'éditrices de ce numéro, nous tenons à remercier chaleureusement l'ensemble des contributeur/contributrices, auteur/autrices, traductrices :

Karin Speedy, pour la traduction et réécriture de son chapitre en français ; Alice Beriot pour la traduction des chapitres d'Emanuel J. Drechsel et de Miki Makihara ; Chantal White pour la traduction de la version augmentée et révisée du chapitre de Miki Makihara et Bambi B. Schieffelin et Christine Jourdan pour la traduction de son chapitre co-écrit avec Johanne Angeli. Nous remercions tout autant les membres du comité de lecture pour

¹⁸ Comme de nombreuses langues du Pacifique le rapanui est répertorié par l'UNESCO comme une langue en danger (<https://fr.unesco.org/courier/2019-1/rapa-nui-il-y-peril-demeure>).

leur aide précieuse, et les partenaires scientifiques, institutionnels et techniques qui nous ont apporté leur aide à la publication : Marie Salaün et Alban Bensa, directeurs de la collection des CPSC, l'équipe émergente Eralo de l'université de la Nouvelle-Calédonie sans oublier Totem infographie.

Références bibliographiques

- BENSA A. et RIVIERRE J.-C. (dirs.), 1998, *Le Pacifique un monde épars : Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie*, Paris Montréal, L'Harmattan, Coll. Cahiers du Pacifique Sud Contemporain.
- BICKERTON D. 2008, *Bastard Tongues. A Trailblazing Linguist Finds Clues to Our Common Humanity in the World's Lowliest Languages*, New York NY, Hill and Wang.
- BORNAND S., LEGUY C. et DEGORCE A., 2015, « Parler pour dominer ? Pratiques langagières et rapports de pouvoirs », *Autrepart. Revue de sciences sociales au Sud*, n°73, Paris, IRD Éditions, Les presses de Sciences Po.
- BOURDIEU P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Arthème Fayard.
- CALVET L.-J., 2002 [1974], *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris, Payot & Rivages.
- CHARPENTIER J.-M., 1998, « Sabirs, pidgins, créoles : les langues de contact dans le Pacifique », in BENSA A. et RIVIERRE J.-C., *Le Pacifique un monde épars : Introduction interdisciplinaire à l'étude de l'Océanie : textes réunis*, Paris, L'Harmattan, Coll. Cahiers du Pacifique Sud Contemporain : 105-126.
- CHARPENTIER J.-M., 2003, « Langues en contact en Mélanésie (langues et éducation) : le cas du Vanuatu », Communication au colloque du Réseau Asie-Pacifique, 24 et 25 septembre.
- CHAVE-DARTOEN S., LEGUY C., MONNERIE D. (dir.), 2012, *Nomination et Organisation sociale*, Paris, Colin (« Recherches »).
- CHAVE-DARTOEN S., 2015, « Salutations formelles et exercice de l'autorité à Wallis », *Autrepart*, vol. 73, n°. 1: 19-35. <https://doi.org/10.3917/autr.073.0019>
- COHEN M., 1956, *Pour une sociologie du langage*, Paris, A. Michel.
- COLOMBEL-TEUIRA C., FILLLOL V., GENEIX-RABAULT S., VANDEPUTTE-TAVO L., 2016, *Les langues dans la ville : Pratiques plurilingues et artistiques à Nouméa*, Nouméa, Rapport de recherche, DGLFLF/CNEP-UNC.
- COSTA J., 2021, « Michael Silverstein (1945-2020) : ceci n'est pas un adieu », *Langages et Société*, n° 172 : 13-17.
- CROWLEY T., 1990, *Beach-la-mar to Bislama: the emergence of a national language in Vanuatu*, Oxford: Clarendon Press. Coll. Oxford studies in language contact.
- DRECHSEL J. E., 2014, *Language Contact in the Early Colonial Pacific. Maritime Polynesian Pidgin Before Pidgin English*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DURANTI A., 1994, *From Grammar to Politics: Linguistic Anthropology in a Western Samoan Village*, Berkeley, University of California Press.
- EVANS N., 2012, *Ces mots qui meurent : les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire*, Traduit de l'anglais par M. Saint-Upéry, Paris, Éditions La Découverte.
- FILLLOL V., 2017, « Post/colonialisme et post/colonial », in RISPAIL, M. (dir.), 2017, *Abécédaire de sociodidactique : 65 notions et concepts*, St-Etienne, Presses Universitaires de Saint-Etienne : 20-21.
- FILLLOL V., COLOMBEL-TEUIRA C., GENEIX-RABAULT S. et VANDEPUTTE-TAVO, L., 2017a, « Les langues dans la ville de Nouméa : sociolinguistique urbaine et interdisciplinarité. Pour une recherche à visée sociale en contexte postcolonial », *La sociolinguistique urbaine pour penser les villes, en Algérie et dans d'autres contextes plurilingues... Hommage au travail de Thierry*

- Bulot*, Numéro spécial de la revue SOCLES coordonné par M. RISPAIL et N. BERGHOUT, janvier 2017 (<https://www.asjp.cerist.dz/en/Articles/25>).
- FILLOL V., GENEIX-RABAULT S., VANDEPUTTE-TAVO L., COLOMBEL-TEUIRA C., 2017b, « Vivre et partager son terrain : retour sur un programme de recherche interdisciplinaire Les langues dans la ville (Nouméa) », Communication au Congrès RFS *Identités, Conflits, Interventions sociolinguistiques*, Montpellier, 15 juin.
- FILLOL V., et LE MEUR P.-Y., (dir) 2014, « Introduction : Enquête de terrain et décolonisation de la recherche dans le Pacifique Sud. Science, politique, éthique. », in FILLOL V., et LE MEUR P.-Y., (dir), *Terrains océaniques : Enjeux et méthodes*, Paris, L'Harmattan, *Cahiers du Pacifique Sud Contemporain*, Hors-série n° 2 : 9-26.
- FRANÇOIS A., FRANJIEH M., LACRAMPE S. et SCHNELL S., 2015, «The exceptional linguistic density of Vanuatu», in A. FRANÇOIS, S. LACRAMPE, M. FRANJIEH et S. SCHNELL (dirs.), *The Languages of Vanuatu : Unity and Diversity Studies in the Languages of Island Melanesia* (5), Canberra, Asia Pacific Linguistics Open Access 1–21.
- GAGNE N. et SALAÜN M., 2010, « De la souveraineté comme affaire d'État à la souveraineté comme droit à s'autodéterminer : une présentation », in GAGNE N. et SALAÜN M. (2010), *Visages de la souveraineté en Océanie*, Paris, L'Harmattan, Collection les Cahiers du Pacifique Sud contemporain : 11-40.
- GEERTZ C., 1973, *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books.
- JOURDAN, C., 2013, « Multilinguisme et identités urbaines à Honiara (les Salomon) », in WITTERSHEIM E. et DUSSY D., (dirs.), *Villes invisibles : anthropologie urbaine en Océanie*, Paris, L'Harmattan, collection des Cahiers du Pacifique Sud contemporain : 67-88.
- KROSKRITY V. P., 2005, « Language and ideologies », in DURANTI A. (dir.), *A companion to linguistic anthropology*, Malden, Mass, Blackwell Publishing: 497-517.
- KULICK, D., 1992, *Language Shift and Cultural Reproduction: Socialization, Self, and Syncretism in a Papua New Guinean Village*, New York, Cambridge University Press.
- LEENHARDT M., 1946, *Langues et dialectes de l'Austro-Mélanésie*, Paris, Institut d'ethnologie.
- LINDSTORM L. et JOURDAN C., 2017, « L'urbanisation en Mélanésie », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 144-145, n° 1-2 : 5-22.
- MAKIHARA M. et SCHIEFFELIN B., 2007, « Cultural processes and linguistic mediations », in MIKAHARA M. et SCHIEFFELIN B., (dirs.), *Consequences of contact, language ideologies and sociocultural transformations in Pacific societies*. Oxford, Oxford University Press: 3-29.
- MAKIHARA M., 2004, « Linguistic syncretism and language ideologies: Transforming sociolinguistic hierarchy on Rapa Nui (Easter Island) », *American Anthropologist*, 106: 529-540.
- NETTLE D. et ROMAINE S., 2000, *Vanishing Voices: the extinction of the World's languages*, Oxford, Oxford University Press.
- PALMER, B., (dir.), 2018, *The Languages and Linguistics of the New Guinea Area: A Comprehensive Guide*, Berlin, De Gruyter Mouton.
- PAWLEY A., 2007, « Recent Research on the Historical Relationships of the Papuan Languages: or, What Does Linguistics Say about the Prehistory of Melanesia? », in FRIEDLAENDER J. S. (dir.), *Genes, Language, and Culture History in the Southwest Pacific*, New York, Oxford University Press: 36–60.
- PESTAÑA G., 2016, « La Mélanésie, la géographie et le développement. Une introduction critique », in FABERON F. (dir.), *Diversité de la démocratie. Théorie et comparatisme : les pays de la Mélanésie*, Clermont-Ferrand, Centre Michel de l'Hospital (U. d'Auvergne) LGDJ : 95-120.
- RAZAFIMANDIMBIMANANA E. et WACALIE F., 2020, « Diversité linguistique et diversité biologique sont étroitement liées », in PAYRI C. E. et VIDAL E. (dirs.), *Biodiversité en Océanie, un besoin urgent d'action*, Nouméa, PUNC : 44-45 (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02539322/document>).

- ROSS M. D., 2005, « Pronouns as a Preliminary Diagnostic for Grouping Papuan Languages », in PAWLEY A., ATTENBOROUGH R., GOLSON J., HIDE R. (dirs.), *Papuan Pasts: Cultural, Linguistic, and Biological Histories of Papuan-Speaking Peoples*, Canberra, Pacific Linguistics, Australian National University: 15–66.
- SALAÜN M., 2009, « Langues locales et École en contexte français : une perspective socio-historique », in VERNAUDON J. et FILLOL V. (dirs.), *Vers une école plurilingue dans les collectivités françaises d'Océanie et de Guyane*, Paris, L'Harmattan : 21-34.
- SILVERSTEIN M., 1979, « Language structure and linguistic ideology », in P. R. CLYNE, W. F. HANKS et C. L. HOFBAUER (dirs.), *The elements: a parasession on linguistic units and levels*, Chicago, Chicago linguistic society: 193-247.
- SILVERSTEIN M., 1985, « Semantic anthropology », *American ethnologist: Journal of the American ethnological society*, vol. 12, issue 4: 795-796.
- SILVERSTEIN M., 1998, « The uses and utility of ideology: A commentary », in B. SCHIEFFELIN, K. WOOLARD et P. KROSKRITY (dirs.), *Language Ideologies, Theory and Practice*, Oxford & New York, Oxford University Press: 123-145.
- VAN DEN AVENNE C. (dir.), 2012, « Linguistiques et colonialismes », *Glottopol*, n° 20 (http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_20.html).
- VANDEPUTTE L., 2020, « Le multilinguisme à l'épreuve des idéologies et représentations des acteurs sociaux : la politique linguistique éducative du Vanuatu », *Journal de la Société des Océanistes*, n°151-2 : 271-284.
- VANDEPUTTE-TAVO L., 2014, *D'une fonction véhiculaire à une fonction identitaire : trajectoire du bislama au Vanuatu (Melanésie)*, Thèse de Doctorat, Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- VERNAUDON J., 2020, « Les langues polynésiennes et kanak, des « langues de France » en contexte de décolonisation », *Glottopol*, n° 34, juillet 2020 (http://glottopol.univ-rouen.fr/numero_34.html#res_vernaudon).
- VERONIQUE G., 2013, « Créolisation et créoles », in SIMONIN J. et WHARTON S. (Eds.), *Sociolinguistique du contact : Dictionnaire des termes et concepts*, Lyon, ENS Éditions : 143-178.
- WATSON-GECEO, K. A., 1986, « The Study of Language Use in Oceania », *Annual Review of Anthropology*, n°15: 149–162.
- WITTERSHEIM, E. et DUSSY D., 2013, « La question urbaine en Océanie », in WITTERSHEIM, E et DUSSY D. (dirs.), *Villes invisibles : anthropologie urbaine en Océanie*, Paris, L'Harmattan, collection des Cahiers du Pacifique Sud contemporain : 11-38.
- WOOLARD K. A., 1991, « Linkages of Language and Ethnic Identity: Changes in Barcelona, 1980-87 », in DOW J. (ed.), *Language and Ethnicity: Focusschrift in honor of Joshua Fishman*, vol. II. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins: 61-81.
- WOOLARD K. A., 1992, « Language ideology: Issues and approaches ». *Pragmatics* vol. 2, n°3: 235-249.
- WOOLARD K. A. et SCHIEFFELIN B., 1994, « Language ideology », *Annual review of anthropology*, n° 23: 55–82.